

Il y a de cela vingt ans, lorsque j'ai participé en 1999 à un colloque à Tel-Aviv consacré à Claude Vigée, je n'imaginai pas que cette contribution ouvrirait une nouvelle période dans ma recherche et me conduirait à la littérature de la Shoah – un sujet que j'avais toujours évité, consciemment ou non. Ma conférence cherchait à répondre à une question très précise et sans rapport apparent avec la catastrophe européenne. Comment est-il possible pour un poète juif, et pour un poète juif français en particulier, d'écrire dans sa langue d'origine alors qu'il a choisi de vivre en Israël ? Un poète exilé, comme il y en a eu tant depuis Ovide jusqu'à nos jours, reste enraciné dans sa terre et son peuple d'origine. La langue est le lien vivant qui perpétue son union avec eux et rend réalisable le rêve du retour. Mais pour le poète juif émigré en Israël, l'origine et l'exil se trouvent paradoxalement inversés : il a grandi sur une terre d'exil et c'est une langue d'exil qui donne forme à son identité profonde. Son arrivée en Israël est une rédemption, le retour à l'identité originelle de son peuple. Mais cette rédemption est *en même temps* une aliénation, puisqu'elle l'écarte irrémédiablement du milieu géographique et culturel dont il est issu. Écrire est pour lui un acte paradoxal, l'expression d'une contradiction insurmontable. Comment donc cet acte est-il possible ?

La poésie de Vigée me permettait de répondre à cette question. En lisant Vigée, j'ai découvert qu'il ne cherchait pas à supprimer la contradiction mais qu'il écrivait à l'intérieur de cette contradiction et malgré elle. Écrire n'est pas vraiment « possible », parce qu'il n'est pas possible d'être à la fois un poète juif exilé et un poète « hébreu » vivant en Israël. Mais en même temps c'est une tentative inévitable, parce qu'elle correspond à un choix existentiel. L'accès à la parole poétique passe par l'affrontement avec l'échec de la parole. Ce paradoxe, vécu de nos jours par un poète francophone en Israël, me semblait représentatif de la poésie moderne en général. On le retrouvait aussi bien chez des poètes français comme Stéphane Mallarmé ou Henri Michaux.

À ma grande surprise, Claude Vigée me téléphona quelques jours après le colloque qui lui était consacré, et me proposa de le rencontrer à son domicile. Une amitié était née entre le poète et son lecteur. Outre le charme de sa conversation, Claude me fit le plus beau cadeau qu'un écrivain peut faire à son ami : il m'offrit les exemplaires de quelques-uns de ses livres qu'il était difficile alors de trouver en Israël. Parmi ces livres se trouvait *La Lune d'hiver*, dont la lecture allait opérer sur moi un bouleversement inattendu.

Je n'avais jusqu'alors envisagé l'œuvre des poètes contemporains qu'en référence avec les tendances poétiques et théoriques postérieures aux années cinquante. La période de la guerre comme celle de l'avant-guerre restaient en dehors de mon champ de recherche, sans doute (je le reconnais aujourd'hui) parce que je craignais d'affronter une réalité difficile à supporter. Dans mes années d'étudiant, la lecture de *La Nuit* d'Élie Wiesel et celle du *Journal* de Leib Rochman avaient été pour moi une expérience quasiment traumatique. Or, en lisant *La Lune d'hiver*, j'entrais de plein pied dans l'univers de la guerre, de l'Occupation, et de la Shoah. Ce livre en effet raconte les épreuves traversées par Claude Vigée entre 1940 et 1960 : l'abandon de l'Alsace natale pendant la débâcle, les années d'étudiant réfugié à Toulouse sous le régime de Vichy, l'expérience

des rafles, de la résistance, la fuite *in extremis* avant l'arrestation, le départ pour l'Amérique en passant par l'Espagne et le Portugal, et les vingt ans d'exil aux États-Unis, avant la « montée » en Israël. Je découvrais que le problème de la parole ne commençait pas avec l'installation en Israël, ni même avec l'exil américain, mais avec les persécutions des Juifs dans la France occupée. Pendant son séjour à Toulouse, Vigée a redécouvert la Bible, dans laquelle il puisera une grande partie de son inspiration. Il a pris conscience de sa parole comme d'une parole juive. Or c'est à la même époque que les lois de Vichy interdisent aux Juifs de publier dans les revues poétiques, sous peine d'amende et d'emprisonnement. Vigée, déjà actif dans un réseau de résistance qui porte assistance aux Juifs étrangers, brave l'interdiction et continue à écrire. La question de la parole se pose donc déjà : parler, c'est affronter l'étrangeté de la condition juive vouée par l'occupant allemand et par les institutions françaises à l'exil intérieur et à la destruction. La parole poétique, comme la vie juive en général, se formule comme un acte de résistance.

À plusieurs reprises dans *La Lune d'hiver* et dans la suite de son œuvre, Vigée définit cet acte comme le résultat d'un choix, le choix de la « vie » contre la « mort ». L'impératif de la vie prend sa source dans le verset du Deutéronome (XXX, 19) où Moïse dit à Israël : « j'ai placé devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisis la vie pour que tu vives, toi et ta descendance ». À l'époque de la Shoah, cette vie se comprend avant tout comme survie physique et spirituelle du peuple juif, l'affirmation de l'espérance contre la fatalité de la mort. C'est en référence à cet impératif que le jeune Claude Strauss, comme on sait, choisit de s'appeler désormais « Claude Vigée », Vigée pouvant se lire « Vie-j'ai ». Plus tard, la signification du « choix de la vie » s'élargit à une perspective éthique et métaphysique beaucoup plus vaste. La vie, c'est « notre destin de vivant », et c'est en réalisant « notre destin de vivant (...) que l'on obéit à la volonté de Dieu, pas autrement »¹. L'amour et le respect de la vie, pour soi et pour les autres, devient un impératif moral et esthétique qui dirige la vie personnelle aussi bien que la création artistique et littéraire. À l'opposé, nous dit Vigée, « tout ce qui a trait à l'anéantissement doit être soigneusement évité et fui. Il ne faut surtout pas lui vouer un culte, ne jamais se laisser gagner par la nostalgie de la mort »². Dans cet esprit, Vigée condamne la fascination pour la mort qu'on rencontre trop souvent dans la littérature occidentale.³

Ainsi, à travers l'expérience de la Shoah et de la Résistance, l'expérience poétique s'éprouve comme l'adhésion à la vie universelle présente au cœur de tout être humain et de la création tout entière. Le combat de Jacob avec l'Ange, raconté dans le livre de la Genèse (XXXII) est compris par la tradition juive comme un combat contre l'Ange de la mort. Pour Vigée, ce combat traverse toute l'histoire. Il oppose le Juif, le poète, et finalement tous les hommes aux forces de la négation qui essaient de les détruire. Et c'est pour cela que Vigée peut écrire : « Jacob et poésie ont le même destin. Être juif ou poète, c'est tout un »⁴.

Département de Littérature comparée, Université Bar Ilan

1 *Le fin Murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p.188.

2 *L'Extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982, p.108.

3 Voir notamment *Les Artistes de la Faim*. Paris : Calmann-Lévy, 1960.

4 *Délivrance du souffle*, « Dans le défilé ». Paris : Flammarion, 1977, p. 38.